



REPORTAGE

LA COLO

GIRL

POWER

Sur l'estrade, Ruby crie :
« I am a queen. »

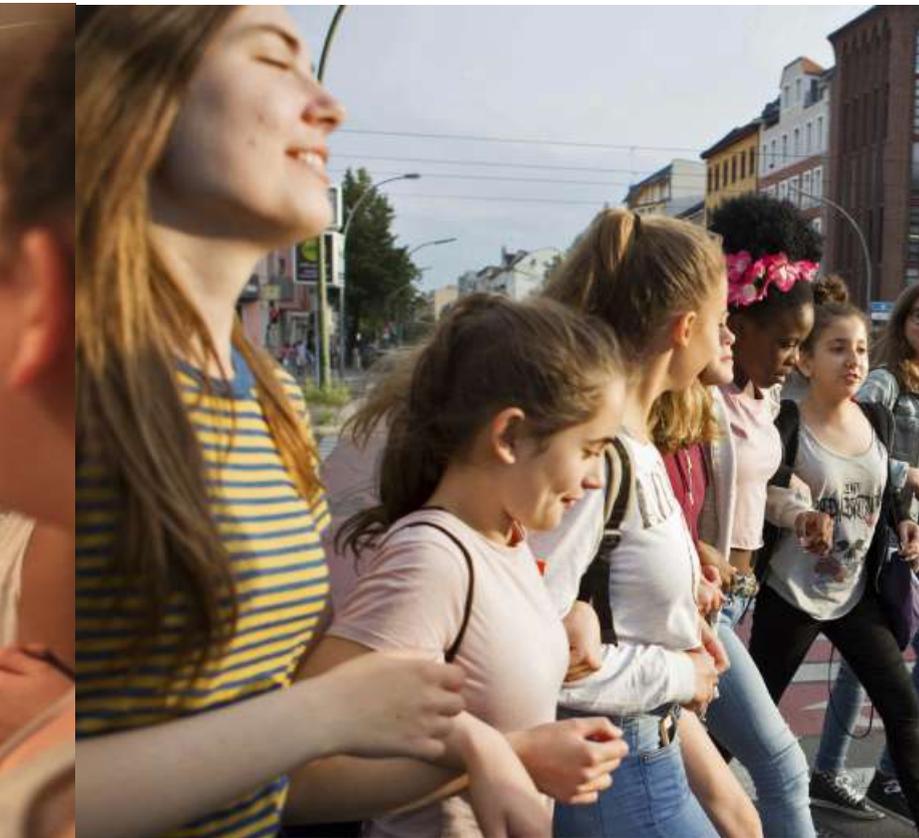
EN ALLEMAGNE, LA GIRLS GEARING UP SUMMER ACADEMY APPREND AUX ADOLESCENTES DE TOUS HORIZONS À S’AFFIRMER. NOTRE JOURNALISTE, LARGEMENT ADULTE, A TENTÉ L’EXPÉRIENCE.

PAR HÉLÈNE GUINHUT PHOTOGRAPHE AXELLE DE RUSSÉ

« Je suis puissante ! » Ses jambes frêles solidement ancrées dans le sol, Mieke, 12 ans, balance ces mots avec une conviction déroutante. Face à elle, une vingtaine de filles survoltées approuvent en poussant des cris stridents et en applaudissant à tout rompre. Au milieu d’une haie d’honneur improvisée, une autre ado s’avance, défile avec assurance sur un rythme R’n’B, monte sur scène et hurle : « Je suis forte ! » Une à une, toutes jouent les mannequins girl power, remplaçant la moue boudeuse

par un cri de ralliement. « J’ai confiance en moi ! », « Je peux faire tout ce que je veux ! », « Je suis moi-même ! », « Je suis une reine ! ». Depuis cinq jours, toutes participent à la Girls Gearing Up Summer Academy, une colonie de vacances qui aide les jeunes filles à gagner en confiance. Cette année, elles sont vingt-quatre à avoir tenté l’expérience. La plupart habitent Berlin, mais toutes viennent d’horizons différents. Dans ce groupe bigarré, plus d’une dizaine de nationalités sont représentées, de la Suède au Ghana, en passant par les États-Unis, Israël, le Yémen ou l’Inde. Des élèves de lycées internationaux privés côtoient des adolescentes de la classe moyenne. Des réfugiées syriennes font également partie de l’aventure. Le coût – 750 euros la semaine – n’est pas un obstacle : seulement quatre des inscrites ont payé la totalité du séjour. Ici, l’unique critère de participation est de pouvoir s’exprimer en anglais. L’idée de créer cette colonie de vacances est née il y a six ans, quand Courtney Adams et Tina Limbird

CHEZHANS LUCAS



Hyper motivées, les filles vont écouter une conférence donnée par une femme d'exception.



Déjà militante, Juna repart encore plus convaincue.



L'auberge de jeunesse qui accueille la colo à Berlin.



Sexisme, racisme, violences... À chaque groupe sa problématique et son projet pour y répondre.

ont assisté à une conférence sur le thème du leadership au féminin. Après plusieurs années passées à organiser des camps de vacances pour réconcilier jeunes Serbes et Croates, les deux Américaines ont décidé de mettre leur expérience au profit des filles. Rejointes par Chi Ugbor, elles ont inauguré leur première Summer Academy à Berlin en 2015. « Le but n'est pas qu'elles deviennent P-DG, mais qu'elles fassent l'expérience du pouvoir sans en avoir peur, quel que soit le domaine concerné. Nous voulons qu'elles osent s'imposer partout, surtout dans les lieux majoritairement masculins », résume Chi. « Nous voulons qu'elles se sentent plus confiantes, qu'elles acquièrent des compétences concrètes, comme celle de parler en public, et qu'elles soient inspirées par des modèles féminins », complète Courtney.

Pour atteindre ces objectifs, les participantes enchaînent conférences, ateliers et visites d'entreprises. Chaque jour, elles interviewent des « power mentors », des femmes qui ont réussi dans la défense des droits humains, le journalisme, l'ingénierie mécanique, la technologie, l'écologie. À travers des activités ludiques, les fondatrices les amènent à réfléchir sur des concepts complexes. Construction de sculptures en chaises pour illustrer les systèmes politiques, dessins de fleurs pour définir son identité, élaboration d'une feuille de route pour un projet humanitaire ou social : les filles jouent le jeu et en redemandent.

Malgré leur jeune âge, toutes ont une cause qui leur tient à cœur. Dès le mardi, les animatrices leur donnent quarante-cinq minutes pour détailler le sujet sur lequel elles veulent s'engager. Dans la salle commune de l'auberge de jeunesse où elles résident, les filles, sagement assises à leur table ou lovées dans les canapés, griffonnent des notes au feutre de couleur. Sur leurs T-shirts, les messages « Girls Squad » (brigade de filles), « Black Lives Matter » (la vie des Noirs compte) ou « Girls Bite Back » (les filles contre-attaquent) s'affichent fièrement. En fond sonore, les chansons « Girl on Fire » et « You Don't Own Me » résonnent. Angham, arrivée à Berlin en 2015 après un périple de plusieurs mois depuis la Syrie, a déjà bien avancé. « Je veux prouver que les musulmanes ne sont pas différentes. Ici, en Allemagne, quand je marche dans les rues, les gens me jettent des regards à cause de mon voile, me traitent de "Miststück" (salope) ou changent de trottoir », explique-t-elle dans un anglais hésitant. Non loin, Mieke se lance dans une dénonciation des écarts de salaire entre hommes et femmes, parce que « c'est notre avenir et que chaque euro compte ». Ces mots gribouillés sur des feuilles volantes sont bien plus que des déclarations d'intention. Deux jours plus tard, les activistes en herbe planchent sur un projet concret qu'elles pourraient réaliser au cours de l'année. Installées à la table où le thème LGBTQ est inscrit, Leandra et Luisa réfléchissent en grignotant des biscuits. « Déjà, je pense qu'on doit bien s'informer sur le sujet », propose Leandra, aussitôt approuvée par sa partenaire. Faire une présentation dans les lycées pour sensibiliser aux difficultés auxquelles les jeunes lesbiennes, gays, bisexuels, transsexuels ou queers sont confrontés leur semble une bonne idée. ○ ○ ○

REPORTAGE



Dans le tram, le groupe ne déroge pas à la règle des colos : ambiance festive et chants en chœur.



S'encourager, ça fait aussi partie de l'exercice.

○ ○ ○ Leandra, qui a déjà fait une conférence TED sur le sujet, s'interroge : « J'ai du charisme, c'est une qualité dont on a besoin, non ? » Du charisme, Ruby, 15 ans, en a aussi à revendre. Depuis son anniversaire fêté la veille, la jeune Sud-Africaine arbore un diadème sur sa coupe afro. Avec son groupe, elle projette d'écrire un livre rassemblant des témoignages d'ados victimes de racisme. « Certaines personnes vous disent des choses si violentes que vous allez vous en souvenir toute votre vie. Ça peut booster votre confiance ou, au contraire, vous affecter pour toujours. Nous voulons que chacun raconte ces histoires pour qu'elles soient diffusées partout dans le monde », explique-t-elle à ses camarades. « Nous aurons besoin de sponsors et de dons pour publier le livre », complète l'Américaine Naomi, avant de laisser la parole à la Ghanéenne Akosya*, qui propose d'organiser des dîners célébrant différentes cultures.

La plupart du temps, leurs convictions sont liées à leur vécu. Dans cet environnement bienveillant où une des règles impose de se soutenir les unes les autres, elles partagent progressivement leurs expériences difficiles. Debout sur une chaise, Bathul, Syrienne de 17 ans arrivée en Europe après avoir traversé la Méditerranée sur un pneumatique avec sa mère et ses deux petits frères, présente fièrement l'affiche qui résume sa vision de l'avenir. Sur le mur derrière elle, les mots « Be Brave » (soit courageuse) sont inscrits en vert fluo. Avec sa feuille mauve agrémentée de plumes et de cœurs dans les mains, elle s'éclaircit la gorge : « À 13 ans, j'ai commencé à écrire et c'est devenu de plus en plus important pour moi. À 14 ans, je me suis lancée dans mon premier roman. C'était le début de la guerre en Syrie et j'étais très triste. J'écrivais dans les moments difficiles et, quand je relisais, je pouvais ressentir la tristesse, l'amour, la guerre... » Les larmes aux yeux, elle prend son inspiration et conclut : « Je veux que les gens se disent plus tard : Bathul a écrit ça et elle avait raison. » Un discours aussitôt suivi d'une effusion de câlins de la part de ses camarades. Plus tôt dans la semaine, c'était Hussan, Américaine à la curiosité exacerbée, qui avait fondu en larmes en évoquant l'histoire de son père et de son oncle torturés au Cachemire. Pour aider les plus timides à se libérer, les fondatrices de la colo ont leurs petits rituels. Chaque jour, le groupe forme une grande ronde au milieu de laquelle une fille bondit en clamant : « I love myself ! » (je m'adore !). À ce coup d'envoi, tout le cercle répond : « She loves



Le séjour est l'occasion pour ces adolescentes venues d'horizons très variés de bâtir un réseau, d'échanger, de nouer des liens.



Ruby, 15 ans, veut écrire un livre sur le racisme avec son groupe.

herself ! » (elle s'adore) en tapant dans les mains. S'ensuit une petite ritournelle où la fille au centre de l'attention célèbre la couleur de sa peau ou de ses cheveux, puis improvise quelques pas de danse sous les acclamations du public. Et la magie opère. Les ados, remontées à bloc, bouillonnent d'une énergie intarissable. Entre deux selfies, elles chantent à tue-tête dans le métro berlinois, se sautent dans les bras sans raison, bondissent comme des cabris quand l'une d'entre elles crie : « Le sol est en lave ! » À la fin de la semaine, elles se sentent prêtes à renverser le monde. « Avant, j'étais plus timide, confesse Sara*, Yéménite de 17 ans. Maintenant je n'ai plus peur : je peux faire ce que je veux, dire ce que je veux. Plus tard, je veux être une leader pour le Yémen. Dans mon pays, beaucoup d'hommes au pouvoir s'intéressent surtout à l'argent. Je pense que les filles peuvent tout faire, même si elles n'en ont pas conscience. »

Celles qui participent à la colo pour la deuxième fois ont déjà mis en application leurs nouvelles compétences. « Dans mon école, nous sommes répartis en maisons, un peu comme dans "Harry Potter". Grâce à ce que j'ai appris ici, j'ai fait gagner des points à ma maison, et nous avons remporté le trophée », se réjouit Juna, 15 ans. Du haut de ses 14 ans, Naya a déjà annoncé son intention : dès la rentrée, elle créera un club de filles dans son collège, dont elle sera bien entendu la responsable. Le soir des adieux, Bathul, qui était déjà là l'année précédente, improvise un discours : « L'année prochaine, j'aurai 18 ans, donc c'est la dernière fois que je participe. Ça dure une semaine, mais j'ai l'impression que c'est tellement plus long. Je me souviendrai de toutes les filles qui sont venues ici, vous êtes comme mes sœurs », confie-t-elle avec sincérité. Pour dissiper l'émotion qui flotte dans la salle, sa compatriote Nujoud, petite rouquine boute-en-train, rigole : « Il n'y pas assez d'emojis pour exprimer ça ! » ■

* Le prénom a été modifié.